

Sur les pas de Nicolas Bouvier

Anniversaire. Il y a cinquante ans paraissait *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier. L'occasion d'évoquer l'écrivain voyageur avec Blaise Hofmann.

GHANIA ADAMO

P

Pour les cinquante ans de *L'usage du monde*, qui mena Bouvier des Balkans à l'Afghanistan en passant par la Turquie et l'Iran, Paris a vu grand. Les 10 et 11 octobre s'y est tenu un colloque organisé, entre autres, par les Editions Zoé. L'occasion était à saisir pour retrouver Bouvier en compagnie de Blaise Hofmann, jeune auteur vaudois, lauréat du Prix Nicolas Bouvier en 2008.

A l'heure où la planète se visite au galop, un bon usage du monde est-il encore possible?

Blaise Hofmann: Question époque, je pense qu'il est très difficile de revivre à l'identique l'expérience que Bouvier relate dans *L'usage du monde*. Le périple qu'il raconte se passe dans les années 1950. C'est l'après-guerre et c'est aussi une certaine tolérance administrative qui vous épargne les visas et vous facilite les déplacements. Depuis, le contexte historique a changé. Mais ce qui demeure néanmoins, c'est l'esprit d'une aventure tout à fait renouvelable, non seulement pour un jeune écrivain. Vous avez aujourd'hui beaucoup de gens qui parcourent le monde en prenant tout leur temps. C'est ce que j'ai fait lors d'un long voyage en Asie qui a donné naissance à mon récit *Billet aller simple*. J'avais alors 21 ans et je découvrais *L'usage du monde* grâce à des voyageurs qui me l'avaient refilé.

Mais êtes-vous parti en voiture comme Bouvier?

Non, j'ai pris les transports publics à chaque fois, mais jamais l'avion. J'ai préféré éviter le choc des sorties d'aéroport. Mes voyages, je les ai voulus comme un long glissement d'un pays à l'autre. Un peu comme Bouvier, si j'ose dire, qui s'est retrouvé en Inde sans s'en apercevoir, ou presque.



Nicolas Bouvier et Thierry Vernet en 1953, sur les routes du monde. DR

C'est magnifique, non? Le rôle d'un écrivain consiste justement à s'éviter toute vitesse. Vous savez, nous ne sommes pas des journalistes forcés de réagir rapidement à l'actualité. Nous avons la chance de pouvoir rendre compte du monde sans se mettre la pression, gardant ainsi une distance qui ne peut être que fertile. Je pense ici à des auteurs qui ont fait l'expérience du voyage à pied, comme le Genevois Daniel de Roulet.



«Mes voyages, je les ai voulus comme un long glissement»

BLAISE HOFMANN

Une expérience qu'il raconte justement dans son récent ouvrage *Légerement seul*...

Je ne l'ai pas lu, je faisais plutôt allusion à *La ligne bleue*, un de ses récits plus ancien qui franchit

en une immense enjambée tout New York.

«C'est la claustrophobie alpine qui nous a fait nous répandre sur toute la planète», dit Bouvier à propos des Suisses, dans un entretien à la RSR. Partagez-vous son opinion?

Difficile d'affirmer le contraire, c'est chez nous une tradition, depuis les mercenaires jusqu'aux banquiers internationaux en passant par tous les allumés du voyage des décennies précédentes. Mais il faut reconnaître qu'il y a aussi des Suisses qui voyagent mal. Je trouve que dans ce domaine, nous ressemblons un peu aux Japonais qui cultivent deux extrêmes. Nous avons d'un côté ceux qui pratiquent le tourisme de consommation, absurde, poussés en cela par un franc suisse fort; et de l'autre les

adeptes de voyages culturels, plus exigeants, plus sélectifs.

L'exigence, c'est ce que Bouvier recherche justement. «J'ai laissé en voyages toutes mes dents et la moitié de mes jambes», avoue-t-il. Ecrire jusqu'au martyre, ça existe aujourd'hui?

C'est une bonne question. Mais bon, n'exagère-t-il pas un peu sa souffrance physique? Combien d'années a-t-il passé à voyager réellement? Trois ans, ou un peu plus. Il s'est quand même installé un moment au Japon et aux Etats-Unis. Je veux dire par là qu'il n'était pas un homme errant ou un irréductible nomade. Non, je crois que sa souffrance était plutôt morale. C'était un homme qui ne supportait pas les compromis. Il a construit son œuvre avec une honnêteté artistique totale, et cela à son prix. Pour vous répondre, je dirais qu'il existe aujourd'hui certains auteurs jusqu'au-boutistes comme lui. Seulement il ne faut pas qu'ils soient des auteurs à commande mus par un souci de rentabilité. I



Ruth Ozeki: un roman bouleversant, déroutant... DR

RUTH OZEKI

Journal intime échoué entre deux mondes

LISE-MARIE PILLER

Tout commence par une voix espagnole: «Hello! [...] Vous êtes qui, et vous faites quoi? Etes-vous dans le métro de New York ou dans un jacuzzi à Sunnyvale?» Telles sont les premières lignes du roman de Ruth Ozeki. Un livre qui parle, ce n'est pas banal, vous direz-vous... sauf qu'il s'agit en fait de la voix de Nao, jeune Japonaise qui écrit son journal intime.

Et confiance après confiance, nous voilà propulsés dans un monde déroutant. Douleur, suicide... s'il fallait en parler en couleurs, nul doute que ce serait en gris et noir. Nao nous parle de son quotidien d'Ijime, d'écolière persécutée. Ses camarades ne supportent pas le fait qu'elle ait vécu aux USA et l'humilient à tour de bras. Son père est suicidaire, son oncle est mort en kamikaze, sa mère, pour ne pas faire une crise de nerfs, contemple des méduses... Bref, tout n'est pas rose bonbon dans la vie de la petite Nao.

Quand soudain, la coupure! Plus de «je» mais «elle». Le deuxième chapitre introduit en effet une deuxième intrigue: celle de la découverte du journal intime par Ruth. Américaine expatriée, Ruth vit au Canada et adore se balader sur la plage. C'est ainsi qu'elle tombe sur un sac de congélation, qui, telle une bouteille à la mer, contient les écrits de Nao. Dès lors, des extraits du journal intime alternent avec la vie de Ruth. Nous en apprenons toujours plus sur la

vie de Nao tandis que nous suivons également la réception de ses écrits par sa lectrice canadienne. D'abord curieuse, Ruth se pique au jeu et tente de retrouver cette mystérieuse Japonaise. Internet, mails, elle tente tout, mais c'est toujours un échec, la Toile reste muette. Comme si Nao n'avait jamais existé...

Tout en finesse et en délicatesse, Ruth Ozeki tisse une trame triste et lumineuse, qui illustre des thématiques épineuses. L'auteur accomplit des exploits de virtuosité littéraire, car la pente est glissante, lorsque l'on commence à parler de suicide. Très bien documentée, elle n'hésite pas non plus à aborder des thèmes complexes telle la pensée des nonnes bouddhistes ou la physique quantique; ce qui propulse le roman à des hauteurs de réflexion vertigineuses!

L'autre grande force du roman est aussi la manière de traiter deux mondes totalement opposés. Canada et Japon. La nature et la technologie. Le quotidien réglé de Ruth et la vie chaotique de Nao. Deux univers reliés par un journal intime, qui se juxtaposent, puis vont jusqu'à se mêler, ce qui génère des idées très novatrices pour le petit monde de la littérature. *En même temps, toute la terre et tout le ciel* vous déroutera, vous bouleversera de fond en comble. Préparez-vous à une lecture comme vous n'en avez jamais fait!

> **Ruth Ozeki**, *En même temps, toute la terre et tout le ciel*, Ed. Belfond, 605 pp.

EMMANUELLE GUATTARI

Enfance en mosaïque

DANIEL FATTORE

Ça se passe en Sologne. Mais ça pourrait être partout ailleurs. Emmanuelle Guattari raconte à la bonne distance. Elle devient une enfant. Du coup, son roman *Ciels de Loire* réveille celui qui sommeille en chaque lecteur. Il y est question d'école, de vaisselle à Chambord, de forêt, d'une dent de lait branlante qu'on déloge après l'avoir attachée avec un fil à une porte que l'on fait claquer.

Ciels de Loire, c'est la quintessence de la vie en quelques lignes. C'est une esthétique de la brièveté sur quelques dizaines de pages d'où l'adverbe est pour ainsi dire banni. Une phrase, qui est aussi un chapitre, suffit pour dire que dès ses plus jeunes années, l'humain n'est pas isolé: «Déjà que l'on portait le nom de nos morts par avance, dès l'état civil, on en était chargés, le grand-père, la grand-mère, à la suite de notre nom, dans un pli caché de l'état civil.», suggère cet instantané qui intègre chacun au poids de l'héritage ancestral.

Courts, d'un naturel atteint par un fin travail d'écrivain, les chapitres de *Ciels de Loire* sont des tesselles qui, mises bout à bout, recréent une enfance en mosaïque. C'est peut-être celle de l'auteur; le lecteur s'y reconnaîtra sûrement aussi. I

> **Emmanuelle Guattari**, *Ciels de Loire*, Ed. Mercure de France, 137 pp.

PIERRE PÉJU

Un miracle modeste et silencieux

ROMAINE BETTEX

Le dernier roman de Pierre Péju, après *Naissances*, *La Petite Charreuse* ainsi que *Le rire de l'ogre*, tous trois chez Gallimard, plonge son lecteur dans le quotidien de personnages tourmentés par la vie à la suite d'un événement qui fait disparaître leur vie «d'avant».

L'état du ciel se déroule sur terre comme au ciel. Ce récit alterne, à la première personne, le point de vue d'un ange, puis, à la troisième, l'histoire d'un couple à la dérive. Là-haut rien ne va plus, on ne sait pas ce qu'est devenu Dieu, ou du moins, s'il existe encore, il ne se soucie absolument plus des créatures qu'il a créées. Mais heureusement, Raphaël l'ange est bien décidé de provoquer un dernier miracle, malgré l'absence de divin comme aide, il s'humanise et tente un dernier coup de poker en entreprenant de bousculer la vie fati-



Pierre Péju signe un roman de colère et d'espoir. CATHERINE HÉLIE

guée de Mathias et Nora. L'auteur parle lui-même d'un roman du «modeste miracle» comme lorsqu'il existe quelque part la fragile possibilité que les choses s'améliorent quelque peu quand tout va très mal.

Une histoire narrante des vies abîmées par des événements qu'il est

parfois difficile de surmonter seuls ou même entourés. Le labyrinthe de la vie dans lequel se perdent les personnages, celui où chacun de nous peut une fois ou l'autre s'égarer. En foui dans sa propre mythologie, le personnage de Nora erre, pour cette femme «c'était dans la vie que le pire avait eu lieu». Alors que son compa-

gnon Mathias, médecin humanitaire en ayant déjà beaucoup vu de par le monde, ne sait plus quel chemin suivre dans sa propre vie. Les cris de détresse des deux protagonistes vont réveiller l'humanité de Raphaël, au détour d'une route sinueuse.

Au fil des pages, nous prenons la route des îles grecques, de leur nature, de leur couleur. Mathias et Nora, chacun de leur côté et à leur façon, mènent une sorte de quête romanesque qui s'avérera bénéfique. Un roman plein de grâce, de tendresse, parfois de colère, mais soudain «patatras» une lueur d'espoir brille à l'horizon. Pierre Péju nous donne ici une belle leçon de vie, une bouffée d'air frais, une lecture dont on ressort serein et rassuré, bref un petit miracle d'écriture douce et silencieuse. «Un vrai miracle ne fait pas de bruit»... I

> **Pierre Péju**, *L'état du ciel*, Gallimard, 253 pp.